

54

# THEATRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



THE A. L. B.

REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



---

# LE P A P E

## ET LE MUFTI,

O U

LA RÉCONCILIATION DES CULTES.

---

SCÈNE PREMIÈRE

(*Le théâtre représente l'appartement pontifical.*)

A Z É M I S (*écoutant*).

Où, je perds ma thiare, et Lorette conquise  
Me fait déjà trembler pour le sort de l'église;  
Sur Saint Pierre les Turcs vont planter le croissant.  
Je suis Turque, après tout. Dans ce péril pressant,  
Quittant l'*incognito*, rédigeons mon histoire;  
Le chef des assiégeans recevra ce mémoire :  
J'ai tout dit, les détails sont piquans et nouveaux.  
Arrêtons-nous un peu sur les faits principaux ;  
Relisons.... Quel destin fut jamais plus bizarre !  
Par trois enlèvemens j'arrive à la thiare.  
Un icoglan m'adore, il est bien accueilli.  
Du titre de bacha mon père énorgueilli ,  
Chasse mon jeune Turc. Les pères de famille

Veulent toujours gêner les désirs de leur fille.  
 Je me laissai ravir ; premier enlèvement.  
 Mon père accourt et meurt en blessant mon amant.  
 Sur le rivage entr'eux je tombe évanouie.  
 Un corsaire paraît , il me trouve jolie ,  
 Second enlèvement. Mon lâche ravisseur  
 Insulte en pleine mer à mon fragile honneur.  
 Il allait l'emporter ; soudain on crie aux armes !  
 Pour le combat le traître abandonne mes charmes.  
 Des chevaliers de Pise un belliqueux essaim  
 Survient, fait rendre l'ame à mon vieux libertin.  
 Tous ses gens sont tués : j'étais seule, on m'entraîne ;  
 Troisième enlèvement. Craignant pareille scène,  
 J'avais pris en fuyant , pour sauver ma vertu ,  
 L'habit d'un jeune mousse à mes pieds abattu ;  
 Je passe pour garçon : j'arrive en Italie,  
 On me met dans un cloître et je suis convertie.  
 Sous la pourpre bientôt je cachai mes appas ,  
 Et j'arrivai d'un saut au trône de Céphas.  
 Ce n'est pas tout ; le sort , je ne sais par quel charme ,  
 Mène à Rome Azolan sous les habits d'un carme :  
 Azolan, cet objet des plus tendres amours ,  
 Que je bénis le ciel d'avoir sauvé ses jours !  
 Je le comblai d'honneurs , et dépouillant sa bure ,  
 D'une calotte rouge il couvrit sa tonsure ;  
 Mais à peine en ces murs je revois mon amant ,  
 Que le ciel me réserve un autre enlèvement.  
 Les Turcs.... Arrêtons-nous , c'est mon dernier chapitre.  
 Adieu ma sainteté, j'attends un nouveau titre.  
 J'ai mandé vers les Turcs mon fidelle Azolan :  
 Qu'il tarde à revenir ! Mais le voici.



SCÈNE II.

A Z É M I S , A Z O L A N .

A Z O L A N .

Salam.

A Z É M I S .

Que ton retour tardait à mon impatience !  
Je n'étais pas tranquille, et pour ton éminence  
J'augurais des malheurs. Mais, dis, l'état chrétien  
Comment se porte-t-il ?

A Z O L A N .

Sainteté , pas trop bien.

A Z É M I S .

Les Turcs vont me ravir la mule de Barjone !

A Z O L A N .

Je commence à frémir pour la Sainte Madone.  
Mahomet aux chrétiens fait plier les genoux ;  
Des canons de l'Église il brave le courroux.

A Z É M I S .

Ciel ! encore une fois je vais être enlevée ;  
Au sérail du Grand Turc je serai réservée !

D 3

A Z O L A N.

Je sais qu'une Papesse est un morceau friand ;  
Cela n'a point de prix. Rassurez-vous pourtant ,  
Vous ne tomberez pas dans une main profane.  
De Papesse , après tout , vous deviendrez Sultane  
Ou femme de Mufti ; ce n'est point déroger.

A Z É M I S.

Ah ! ne plaisantons pas dans un si grand danger.

A Z O L A N.

Je ne ris point : jè dis que le Mufti lui-même  
Est chef des assiégeans.

A Z É M I S.

Ma surprise est extrême.  
Un Mufti général !

A Z O L A N.

Pourquoi pas , Sainteté ?  
L'apôtre Mahomet ne l'a-t-il pas été ?  
On a vu tour-à-tour sur le front des califes  
Le casque des guerriers , le bonnet des pontifes.  
Vous-même , dans ces lieux , par un double pouvoir ,  
Unissez dans vos mains le glaive et l'encensoir.  
Léon qui , par sa mort , vous a cédé le trône ,  
Se servit assez bien du sabre de Barjone :  
Lui seul chassa les Turcs.



A Z É M I S.

Je le sais. Mais, dis-moi,  
Que prétend le Mufti?

A Z O L A N.

Vous soumettre à sa loi.  
Quand je suis arrivé, par la voix d'un trompette,  
Il m'a dit : Adorez le sublime prophète.  
Votre Pape sans cesse envoie au Grand Seigneur  
Des moines de tout poil et de toute couleur;  
Vos porteurs de missel, pour le bien de nos ames,  
Accourent baptiser nos enfans et nos femmes :  
Touché de tant de soins, notre auguste Sultan  
Vous députe un Mufti pour prêcher l'Alcoran ;  
Mais le glaive à la main, et suivi d'une armée,  
Ainsi qu'en tous les tems notre loi fut semée.  
A de tels argumens on doit tout accorder ;  
Sans honte à Mahomet Saint Pierre peut céder.  
Je sais que votre Pape a le nom d'infailible ;  
Mais mon titre est plus beau, ce titre est l'invincible.  
De son camp, à ces mots, je m'éloigne..... Soudain  
Le Mufti me rappelle, et changeant de dessein,  
Il propose une trêve. En politique habile,  
Il veut par là séduire un peuple trop facile.  
De son ambition il faut tout redouter.

A Z É M I S.

N'importe. L'as-tu vu?

A Z O L A N.

Pouvais-je m'en flatter?

A voir un cardinal devait-il se soumettre?

Un Mufti jusque-là peut-il se compromettre?

Jamais Mufti, dit-on, ne fut plus sérieux:

Il paraît grave autant qu'il est ambitieux.

Mais à ces grands desseins pliant son caractère,

Il cache son orgueil sous un air populaire;

Il rit par politique, et sa feinte gaité

Contraste plaisamment avec sa gravité.

Un grand malheur sur-tout ajoute à sa tristesse;

Il a perdu sa fille, espoir de sa vieillesse.

Un jeune Turc, dit-on, en fut le ravisseur.

A Z É M I S.

Que dis-tu? quel espoir s'est glissé dans mon cœur?

A Z O L A N.

Calmez-vous; ce Mufti n'est pas le premier père

Qui soit dans ce cas là, très-céleste vicaire.

A Z É M I S.

Et tu n'es pas non plus le premier icoglan

Qui.... tu m'entends de reste. Ah! fripon d'Azolan;

Toutefois si mon père était encore en vie.

A Z O L A N.

C'en est fait, son trépas est su del'Arabie.



A Z È M I S.

Ce Mufti m'intéresse. Il faut le voir ; je veux  
 Lui parler : un traité peut nous unir tous deux.  
 De la nécessité suivons la loi suprême ;  
 Je sens fuir de mon front mon triple diadème :  
 Tout m'invite , Azolan , à remplir ce projet.  
 Mon sein de ton amour porte un gage secret ;  
 Je ne puis le cacher. Ces preuves de tendresse  
 Découvriront bientôt mon sexe et ma faiblesse :  
 Vingt fois ton imprudence a failli me trahir.  
 Hier , lorsque les Turcs vinrent nous assaillir ,  
 J'étais dans mon boudoir , seule et trop peu vêtue :  
 Dans l'alarme soudain s'est offert à ma vue  
 Santi , mon majordome. Un cri l'a fait trembler :  
 Il a fui ; mais je crains.

A Z O L A N.

Et pourquoi vous troubler ?

A Z È M I S.

Il pourrait publier....

A Z O L A N.

N'ayez aucun scrupule ;  
 Le Saint-Siège n'a point de dévot plus crédule :  
 Il naquit pour l'erreur ; et jamais tonsuré  
 Des mystères du ciel ne fut mieux pénétré.  
 De superstitions il a pétri son ame ;  
 Comment peut-il penser qu'un Pape est une femme ?  
 L'intérêt le gouverne , et sa crédulité

L'empêchera de croire à la réalité.  
Allez , rassurez-vous sur votre majordome ;  
Je crains bien plus encor le barigel de Rome.

A Z É M I S.

Penetranti ?

A Z O L A N.

Lui même ; il commence à douter :  
C'est de tous les Romains le plus à redouter.  
Des deux cultes rivaux il juge la doctrine ;  
Le Mufti trop voisin cause notre ruine ;  
Il détrompe le peuple en flattant ses désirs ;  
L'Evangile aux chrétiens offre moins de plaisirs.  
Le Mufti leur promet , en leur portant la guerre ,  
Des sérails dans les cieux , des sérails sur la terre ;  
Et les Romains , charmés des appas des houris ,  
Désertent de Jésus le chaste paradis.

A Z É M I S.

Je le conçois.

A Z O L A N.

Aux Turcs s'unit encor la France ;  
Votre dernière bulle irrite sa vengeance.  
Chaque jour moins docile elle insulte à vos lois ;  
Ce pays fait la guerre aux Papes comme aux Rois.  
Votre calendrier a bien changé de face ;  
Des choux et des navets des saints ont pris la place.

A Z É M I S.

Quoi ! mes saints ! mes béats seraient tous supprimés ?



A Z O L A N.

Oui , dans un coffre immense on les a renfermés ;  
Vous les aurez bientôt.

A Z É M I S.

Mais , montons sur mon trône;  
Qu'on respecte dans moi l'héritier de Barjone.  
Quoi ! tu baises ma mule ?

A Z O L A N.

Ah ! le plus doux baiser  
Au pied qui l'embellit peut-il se refuser ?  
Mon pape, mon cher maître, ou plutôt ma maîtresse,  
Pardon , ce mot échappe à ma brûlante ivresse.  
Adorable coquette ! Excusez, Sainteté;  
Le respect en tout tems outragea la beauté.

A Z É M I S.

Allons, as-tu fini ?

A Z O L A N.

D'un baiser catholique  
Je veux encor sceller la mule apostolique.

A Z É M I S.

C'est assez ; couvre-moi du lin pontifical.

A Z O L A N.

Saint Père , je l'arrange.

( 60 )

A Z É M I S.

Il ne me va pas mal ?

A Z O L A N.

Divin ! pour une Turquie.

A Z É M I S.

Apporte mes moustaches ?

A Z O L A N.

Saint Père , les voici.

A Z É M I S.

Comme tu les attaches !

Tu me déguises trop !.... Je fais peur !

A Z O L A N.

Nullement :

Vous donnez de la grâce à ce déguisement.

A Z É M I S.

Mais voici mon conseil. Apporte ma couronne ?

A Z O L A N.

Elle est bien ébréchée !

A Z É M I S.

Et les clefs de Barjone ?



( 61 )

A Z O L A N.

Les voici, Très Saint Père.

A Z É M I S.

Est-ce tout?

A Z O L A N.

Oui, seigneur.

---

### S C È N E I I I.

LES MEMES ET PLUSIEURS CARDINAUX.

A Z É M I S.

Approchez, Cardinaux; Rome attend un vengeur.  
Sauvez par vos conseils la patrie inquiète;  
Les Turcs ont enlevé la Vierge de Lorette :  
Ils menacent nos murs. De nombreux Musulmans  
Viennent de notre foi sapper les fondemens.  
Saint Paul en vain retient leur fougue impatiente,  
Et Barjone lui-même est frappé d'épouvante.  
Faut-il les recevoir?

U N C A R D I N A L.

O ciel ! que dites-vous ?  
Quoi ! devant Mahomet fléchissant les genoux,  
Saint Pierre au Vatican verrait une mosquée ?  
Rome sait résister, quand Rome est attaquée.

A Z É M I S.

Oui, je sais que Léon, ce pontife soldat,  
 Qui, plutôt qu'une messe, achevait un combat,  
 Avec gloire au turban opposa la thiare,  
 Et chassa de nos murs le superbe Altamare;  
 Mais les tems sont changés, et le Mufti, dit-on,  
 Vient pour nous imposer la circoncision.

U N C A R D I N A L.

On doit l'exterminer des foudres de l'Eglise;  
 Dans le Tibre, à l'instant, il faut qu'on le baptise.

A Z É M I S.

A regret, au Mufti je vois qu'il faut céder;  
 Il demande une trêve, il la faut accorder.  
 Rome dans ce moment insulte à ma puissance:  
 Il faut la prévenir. Le barigel s'avance;  
 Allez.

## S C È N E I V.

LES PRÉCEDENS, PENETRANTI  
 E T S A N T I (*apportant un coffre*).

P E N E T R A N T I.

Au nom du peuple et de l'humanité,  
 Je viens dire deux mots à votre Sainteté:  
 Rome veut des houris. Les onze mille Vierges,  
 Ainsi que la Madone, ont épuisé nos cierges.



Il faut du neuf ; tout sage eut un galant bercail :  
Le plus dévot des rois eut le plus beau sérail.  
Salomon soupira pour des beautés célestes :  
Il en avait sept cents ; nous sommes plus modestes ;  
Il en faut au moins une au pontife romain ;  
Vous devez des vertus nous montrer le chemin.  
Il faut vous marier , infailible vicaire ,  
Et mériter enfin le titre de Saint Père.

A Z É M I S ( à part ).

Que veut dire ceci ?

P E N E T R A N T I.

Seigneur, pour notre bien ,  
Donnez un petit pape à l'empire chrétien.

A Z É M I S ( à part ).

Veut-on me persifler ? Saurait-on ma tendresse ?  
N'allons pas nous trahir , et soyons sans faiblesse.  
( haut ).

Barigel , d'un tel vœu je dois être surpris ;  
Par le vieux testament vous êtes pervertis :  
Lisez la loi nouvelle.

P E N E T R A N T I.

Une autre loi plus sûre ,  
C'est celle qu'en nos cœurs imprima la nature ;  
Il faut la pratiquer.

A Z É M I S.

Respectez mon état :  
L'Eglise et ses canons prêchent le célibat.

P É N É T R A N T I.

On pourra les changer. Saint Pierre eut une femme :  
Imitez-le, ce soir chantons l'épithalame.

A Z É M I S.

Les conciles.....

P É N É T R A N T I.

Ont tort.

S A N T I.

Oui, Saint Père. (*à part*). J'ai peur ;  
Je n'ose lui parler. (*haut*). Mariez-vous seigneur ;  
D'un beau petit garçon greffez le sacerdoce.

A Z É M I S.

Quoi ! vous aussi, Santi, vous.....

S A N T I.

Pour présent de noce,  
La France, par mes mains, vous offre ce trésor.

A Z É M I S.

En quoi consiste-t-il ?

S A N T I.

Nous l'ignorons encor.  
Vous le saurez bientôt en lisant cette lettre :  
Le ministre en mes mains est venu la remettre.

A Z É M I S.



A Z É M I S.

Le ministre de France ?

S A N T I.

Oùï.

A Z É M I S.

Donne. (*à part*). Ce billet  
Me fait pâlir d'avance et contient mon arrêt.  
Grand Dieu ! de tous mes saints la foule est rejetée ;  
Leur déportation est enfin décrétée :  
Voilà leurs ossemens ! O contre-tems fatal !

S A N T I.

La France vous témoigne un respect filial.

A Z É M I S.

Il est vrai. (*à part*). Profitons de cette circonstance ;  
Du pontife Osoroës imitons la prudence :  
Ce coffre peut servir à mes secrets desseins.  
Je veux joindre ma vie à l'histoire des saints.  
(*haut*).

Respectez ce dépôt, c'est le destin de Rome ;  
Ce jour, vous le saurez, barigel, majordome.  
Ce coffre, de l'état soutiendra la splendeur  
Qu'affaiblit le déclin de mon prédécesseur.  
Le Saint Esprit m'appelle. Attendez dans ce temple ;  
Moi-même à mon clergé je donnerai l'exemple ,  
Et vous verrez bientôt , grâce aux bontés du ciel ,  
Jouer dans mon palais un petit Samuel.

E

Accueillez le Mufti; j'attends son entrevue.

( à Azolan, tout bas ).

Toi, veille ici sur eux, ne les perds point de vue.

---

## SCÈNE V.

SANTI, PENETRANTI.

PENETRANTI.

A tenir sa parole, on pourra l'obliger.

SANTI.

J'en doute.

PENETRANTI.

Mais, dis-moi, qui te peux affliger ?

Comment ton teint vermeil a-t-il perdu ses roses ?

SANTI.

C'est que depuis deux jours je vois d'étranges choses.

Hier au Vatican j'entrai de grand matin.

PENETRANTI.

Eh bien ?

SANTI.

Sous les longs plis d'une robe de lin,

Je vis, *ô tempord*.....

PENETRANTI.

Que vis-tu donc ?

SANTI.

Le Diable.



P E N E T R A N T I.

Quel conte ! Il se pourrait.....

S A N T I.

Oh ! rien n'est plus croyable.  
C'était le plus beau sein ! Deux globes faits au tour  
Par leurs doux mouvemens semblaient bercer l'amour.

P E N E T R A N T I.

Hé ! c'était là le Diable ?

S A N T I.

Eh quoi ! cela t'étonne ?  
Satan, s'il était laid, ne tenterait personne.  
Que ce démon femelle était frais et vermeil !  
Saint Antoine jamais n'en a vu de pareil.  
Pour être en tout céleste à mon œil téméraire,  
Il s'est montré soudain sous les traits du Saint Père.

P E N E T R A N T I.

Tu veux extravaguer ?

S A N T I.

Je n'extravague point :  
Il avait son profil, son air, son embonpoint,  
Ou peu s'en faut. Satan a pu, par un prestige,  
Pour mieux tromper l'Eglise, opérer ce prodige.  
Moi-même, en lui faisant la génuflexion,  
J'ai pensé demander sa bénédiction.

P E N E T R A N T I.

Avec ses doigts fourchus il te l'aura donnée.

S A N T I.

J'en suis peu sûr ; mon ame était trop étonnée.  
D'une voix de tonnerre il m'a dit aussitôt :  
Tombe à mes pieds , faquin , et baise mon ergot.  
J'ai fui , glacé d'effroi.

P E N E T R A N T I.

Tu n'as pas de courage.

S A N T I.

De cet événement je tire un noir présage.

P E N E T R A N T I.

C'est l'effet de la peur , tu te seras trompé :  
De cette vision les Turcs t'auront frappé.

S A N T I.

Les Turcs... Eh bien ! les Turcs sont-ils donc une fable ?  
Viendraient-ils dans ces lieux , s'ils n'avaient pas le Diable ?

P E N E T R A N T I.

Oui , ce raisonnement a de la profondeur.

S A N T I.

L'Eglise est infaillible.



P E N E T R A N T I.

Et le Turc est vainqueur.

S A N T I.

Oui, c'est embarrassant.

P E N E T R A N T I.

Ce Mufti fait merveille.

Saint Pierre qui d'un Juif coupa si bien l'oreille,  
Craint déjà pour la sienne, et je crois que Jésus  
Ne la lui rendra pas comme il fit à Malchus.

S A N T I.

Tu blasphêmes, mon cher.

P E N E T R A N T I.

Autant qu'il m'en souvienné,  
Rome n'a pas, j'en pense, été toujours chrétienne.  
Nous avions l'âge d'or avant l'âge de fer ;  
Avant d'avoir Jésus, nous avions Jupiter :  
Numa devança Pierre, et nos beautés claustrales.  
Ne font point oublier les pudiques vestales.

S A N T I.

Mais, mon cher, dans ce tems le peuple était payen.

P E N E T R A N T I.

Rome de ses faux Dieux se trouvait assez bien.  
Le bâton augural raffermait sa puissance,

( 70 )

Et les poulets sacrés secondaient sa vaillance.  
Payen sous Romulus , catholique sous Jean ,  
Le Romain sous un Turc est enfin Musulman.

S A N T I .

Il ne l'est pas encor , j'espère dans la grâce.

P E N E T R A N T I .

Elle est bien en défaut.

S A N T I .

Mais , réponds-moi , de grâce :  
De tous ces cultes-là , quel est donc le meilleur ?

P E N E T R A N T I .

Celui qui de plus près s'approche du bonheur.  
Dans ces murs autrefois nos valeureux ancêtres  
Avaient accaparé tous les Dieux , tous les prêtres ,  
Goûtaient de chaque dogme , ainsi qu'à tes repas  
Tu prends de tous les vins , choisis de tous les plats.  
Par leurs cultes divers , Memphis , Carthage , Athène  
Variaient nos plaisirs , en prolongeaient la chaîne :  
Nous le pouvons encore. A l'ivrogne Bacchus  
Osons associer la folâtre Vénus :  
Le Mufti d'un sérail flatte notre espérance ;  
Du vœu de chasteté l'alcoran nous dispense.

S A N T I .

C'est vrai.



P E N E T R A N T I.

Le Turc jouit des plaisirs les plus doux ;  
Les sérails sont pour lui.

S A N T I.

Les celliers sont pour nous ;  
Le Mufti ne boit pas.

P E N E T R A N T I.

Il faudra qu'il se grise ;  
Le peuple est souverain, et nous changeons l'Eglise :  
Des deux clefs dont Simon chargea ses héritiers ,  
L'une est pour les sérails , l'autre est pour les celliers.

S A N T I.

Peux-tu concilier l'alcoran et la grâce.

P E N E T R A N T I.

Fort bien.

S A N T I.

Si Mahomet triomphe, adieu ma place.

P E N E T R A N T I.

La Bible a le dessous.

S A N T I.

Ecoute, le Mufti  
A-t-il un majordome ?

P E N E T R A N T I.

Un majordome ! Oh ! oui.

S A N T I.

Bon , si le Diable a pris la place du Saint-Père ,  
J'aime autant le Mufti pour céleste vicaire.

P E N E T R A N T I.

Soit. Mais soyons prudents ; n'oublions pas nos droits :  
Du Pape ou du Mufti , Rome veut faire un choix.  
Il faut les éprouver.

S A N T I.

Ce soin là m'intéresse.  
Le Mufti vient , je dois lui faire politesse.  
Je vais tout ordonner : écoutez sommelier ,  
Sondez du Vatican le plus profond cellier ,  
Apprêtez tout ; voici la table d'alliance :  
Ce jour sera fameux. Mais le Mufti s'avance.

---

## S C È N E   V I.

LES PRÉCEDENS , LE MUPHTI ALI.

A L I.

Salut, braves Romains , je viens vous rendre heureux ;  
Il est tems d'abjurer un culte rigoureux :  
Des plaisirs les plus doux il vous prive sans cesse ;  
Il torture les sens, commande la tristesse.



( 73 )

Le mien prêche la joie , absout tous les désirs ;  
La loi de Mahomet est la loi des plaisirs :  
J'en jure l'Alcoran.

P E N E T R A N T I .

Nous voulons bien te croire ;  
Mais jure à cette table et commence par boire.

S A N T I .

Oui , seigneur , à Bacchus il faut offrir vos vœux

A L I .

Est-ce un saint , ce Bacchus ?

P E N E T R A N T I .

C'est un des plus fameux.

A L I .

Que fait-il ?

P E N E T R A N T I .

Pour le vin sans cesse il nous exalte.

A L I .

Je vois qu'on met ici le ciel à toute sauce.  
Ils ont des saints par tout ces bienheureux Romains ;  
L'épreuve est forte , allons je m'en lave les mains.  
(à part).

Flattons leurs passions , nous les vaincrons sans peine :  
Mahomet ferme l'œil.

( 74 )

P E N E T R A N T I.

Mufti, ta coupe est pleine.

A L I.

Donne.

S A N T I ( *à part à Penetranti* ).

Il boit rondement, sans se faire prier.

P E N E T R A N T I ( *à part* ).

Soyons prudents.

S A N T I ( *à part* ).

A lui nous pouvons nous fier.

( *haut* ).

Monseigneur le Muphti, vous buvez avec grâce ;

( *à part* ).

Il faut bien le flatter pour conserver ma place.

( *haut* ).

Vos Turcs boiront aussi.

A L I.

Mes Turcs ? Soit ; dans ce jour

Jésus et Mahomet trinqueront tour-à-tour.

Vous pouvez sans pécher prendre part à l'orgie ;

Car vous êtes à Rome et non pas en Asie.

S A N T I.

Pourquoi défendit-on le vin dans ce pays ?



A L I.

C'est qu'on était déjà grisé par les houris.

P E N E T R A N T I.

C'est charmant, des houris !

A L I.

C'est enchanteur. La Bible  
N'a rien de tel. Mon ciel est d'un charme indicible ;  
Le vôtre est d'un ennui : c'est l'enfer, près du mien.

P E N E T R A N T I.

Dépeins-nous tes houris, leurs appas ?

A L I.

Je veux bien.

Leurs yeux sont noirs , leur teint d'une blancheur céleste ;  
De leur bouche s'échappe un sourire modeste ,  
Et l'aveu d'un amour qui survit aux désirs  
Et ne s'épuise point dans le sein des plaisirs :  
Sous des berceaux fleuris , leur prodigue tendresse  
Chatouille tous les sens d'une éternelle ivresse ;  
Leur avide regard est sans cesse baissé  
Sous l'heureux Musulman dans leurs bras caressé.  
Dans l'or et le cristal des ministres fidelles  
Leur versent, en chantant, des boissons immortelles.

S A N T I.

Ah ! l'on y boit.

( 76 )

A L I.

Fort bien.

S A N T I.

Le joli petit ciel!

Ma foi, qu'en penses-tu?

P E N E T R A N T I.

Nous n'avons rien de tel.

S A N T I.

Ce Mufti me plaît fort.

P E N E T R A N T I.

Ayons de la prudence.

S A N T I.

Tentons un autre essai. Mufti, votre excellence  
Veut-elle de ce plat?

A L I.

Fort bien; par Mahomet,

C'est du porc!

S A N T I.

Oui, seigneur. Vous semblez inquiet?

A L I.

Oh! ce n'est rien.



P E N E T R A N T I.

J'entends ; peut-être le prophète  
Ne veut point que ce plat soit ici de la fête.

A L I.

A peu près.

S A N T I.

Et pourquoi défend-il le cochon ?

A L I.

C'est qu'il ne voulait pas offenser le jambon.

S A N T I.

Eh ! comment ?

A L I.

En manger en buvant de l'eau claire  
C'était l'honorer peu ; mais c'est une autre affaire  
Avec du vin.

P E N E T R A N T I.

C'est juste.

S A N T I.

Oui. Buvez, monseigneur,  
Et rendez au jambon un légitime honneur.  
Goûtez de ce nectar, vous plaît-il ?

( 78 )

A L I.

Oui, sans doute.

S A N T I.

Bon.

A L I.

C'est le premier pas seulement qui me coûte.

S A N T I.

Il est divin. Ma foi, cet homme est un trésor.

P E N E T R A N T I.

Soyons prudents.

S A N T I.

Veux-tu que je l'éprouve encor?  
Monseigneur le Mufti, savez-vous la musique,

A L I.

Un peu.

S A N T I.

Bon, chantez-nous un air asiatique.

A L I ( à part ).

Domptons magravité. (*haut*). Par de petits couplets  
Je veux bien, mes amis, contenter vos souhaits;  
Sur un air favori qu'on chante dans l'Asie,  
Je vais vous rappeler les malheurs de ma vie.



Tu fus infortuné ?

A L I.

Chacun a ses revers,  
Votre Pape a les siens, mais écoutez mes vers.

C O U P L E T S.

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

J'avais une fille jolie,  
Elle eut une tendre folie :  
Un jeune et sensible icoglan  
Lui venait lire l'Alcoran.  
Ma fille, dans le tête-à-tête,  
Eut des extases de prophète :  
On l'enleva, quel guet-à-pan !  
Ahi ! malheureux icoglan.

Sur le rivage une nacelle  
Attendait le couple fidelle ;  
Je le suivis, et de ma main  
De l'amant je perçai le sein.  
Au même instant sa main perfide  
Me renversa d'un trait rapide ;  
Je dus la vie à l'Alcoran :  
Ahi ! malheureux icoglan.

Un corsaire soudain arrive ;  
Entre deux mourans sur la rive,  
Il voit ma fille et la ravit :  
Dans un instant cela se fit.

( 80 )

Hélas ! hélas ! je ne puis dire  
S'il l'épousa dans son navire ;  
En mer on se passe d'Iman :  
Ahi ! malheureux icoglan.

Mes eunuques me remportèrent ;  
L'icoglan dans l'onde ils jetèrent :  
Dans un hermitage écarté  
Je me cachai par piété.  
Ma ferveur perça dans l'Asie ;  
Quand le Mufti finit sa vie ,  
J'obtins sa place du Sultan :  
Ahi ! malheureux icoglan.

Pour nous convertir, vos saints Pères  
Députent des missionnaires ;  
Ici, pour ma religion ,  
Je viens moi-même en mission.  
Mahomet soutient mon courage,  
Et sur la terre je voyage  
Pour ma fille et pour l'Alcoran.  
Ahi ! malheureux icoglan.

S A N T I.

Fort bien ! il est pour nous rempli de complaisance :  
Il chante, il mange, il boit.

P E N E T R A N T I.

Craignons.

SANTI.



S A N T I.

Veux-tu qu'il danse?

Soit. (*au Muphti.*) Voulez-vous, seigneur, danser un cotillon?

A L I.

C'est bien fort.

P E N E T R A N T I.

En dansant, redis-nous ta chanson.

A L I.

J'avais une fille jolie, etc. etc.

---

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, AZOLAN.

A Z O L A N.

Qu'entends-je? ce refrain m'inquiète et m'alarme.

Que veut dire, grand Dieu, cet horrible vacarme?

A L I (*à part*).

Quel fantôme à mes yeux se présente aujourd'hui!

Vit-il, ne vit-il pas? C'est lui; ce n'est pas lui.

A Z O L A N.

Mufti, modère-toi; tu peux, par une bulle,

Du vin de nos celliers t'enivrer sans scrupule;

Mais faut-il de tes cris troubler le Vatican?

F

A L I.

A son air , à sa voix , c'est mon fou d'icoglan ;  
J'en puis plus douter... Coquin, rends-moi ma fille.

A Z O L A N.

Je n'en ravis jamais. L'église est ma famille ;  
Reconnaissez en moi le cardinal Légat.

A L I.

Toi, Légat, imposteur ! Malheureux renégat !

A Z O L A N.

Ciel ! c'est Ali.

A L I.

Soldats ! qu'on arrête cet homme.

A Z O L A N.

Oubliez-vous , Seigneur , que vous êtes à Rome ?

A L I.

C'est égal, mes amis.

A Z O L A N.

Comment donc , c'est égal ?

S A N T Í.

Ah ! respectez du moins les droits d'un cardinal.  
Quel caprice !

A L I.

Cet homme est du sacré collège ?



S A N T I.

Oui, Seigneur.

A L I.

C'est un Turc.

S A N T I.

Quelle erreur du saint-siège !

Cela se pourrait-il ?

A L I.

Oui.

S A N T I.

C'est bon compagnon.

A L I.

Ce bon compagnon-là , Romains , c'est un fripon ;  
Il s'appelle Azolan , très-connu dans l'Asie.  
Pour suivre aveuglément sa libre fantaisie ,  
Il a ravi ma fille.

P E N E T R A N T I.

Il eût pû s'en passer.

A L I.

Son chapeau, de la loi ne peut le dispenser.

A Z O L A N.

Comment, vous penseriez ?

A L I

Approche, misérable.

A Z O L A N.

Je vous dirai le fait; mais soyez plus traitable.  
 Ecartez de ces bords ces malheureux chrétiens,  
 Doivent ils profaner nos secrets entretiens?  
 A vos fureurs, ici, craignez-vous que j'échappe?

A L I.

Soit. Allez, mes amis; dites à votre Pape  
 Que j'accours en ces lieux pour finir nos débats;  
 Barjonne à Mahomet peut accorder le pas:  
 Dites-lui qu'il se hâte, et qu'il n'est pas honnête  
 De faire attendre ici le Légat du prophète.

S A N T I.

J'y cours.

## SCÈNE VIII.

A L I, A Z O L A N.

A L I.

Tu me confonds. Toi, cardinal ici?

A Z O L A N.

Je peux bien l'être, au moins, quand vous êtes Mufti.



A L I.

Non, je ne reviens pas de ma juste surprise.  
Comment t'es tu glissé dans la romaine église.

A Z O L A N.

Ecoutez. Je trompai votre glaive incertain ;  
L'ange de Mahomet veillait sur mon destin ,  
Quand vos eunuques noirs dans la mer me jetèrent.  
Au pied du Mont-Carmel les ondes m'apportèrent :  
Un disciple d'Elie, en ce lieu retiré,  
M'aperçut , descendit de son antre sacré ,  
Me ravit à la mer , m'étendit sur la rive ,  
Rappela par degré ma chaleur fugitive ,  
Et ramena l'espoir dans ce cœur oppressé ,  
Que d'un trait bien plus sûr votre fille a blessé.  
Mais cet espoir fut vain, et privé de ses charmes ,  
Je suivis sur ces bords le général des carmes :  
Par la reconnaissance , à son sort enchaîné ,  
J'abandonnai pour lui le culte où j'étais né ;  
Je ne m'en repens point , et la Sainte Madone ,  
Bien mieux que Mahomet a traité ma personne.  
Je fus bien accueilli du pontife romain ;  
Un Turc en ce pays fait bientôt son chemin :  
Mon poste est des plus beaux. Vous avez pris Lorette ,  
Seigneur ; j'ai fait bien plus, j'ai conquis la barette :  
Tout enfin me prospère, et peut-être qu'ici ,  
A mon tour, comme vous, je deviendrai Mufti.

A L I.

Ah ! parle-moi plutôt du destin de ma fille :

Azémi seule , hélas ! composait ma famille.  
Parle , vit-elle encore , et pourrais-je espérer ... ?

A Z O L A N .

Oui , Seigneur , de ses jours je puis vous assurer ;  
Ce matin même encor , j'en parlais au Saint Père.

A L I .

Le Pape de son sort connaîtrait le mystère ?

A Z O L A N .

Vous savez qu'il peut tout ; l'infailibilité  
Est un présent du ciel , dont lui seul est doté.

A L I .

Ah ! tu railles , je crois ; et ton Pape infailible ,  
Devant mon Alcoran humiliera sa Bible.  
Va , traître , ainsi que lui , tu ne peux m'échapper !

A Z O L A N .

Punissez-moi , Seigneur , si j'ose vous tromper.  
Ce jour , vous saurez tout.

A L I .

Ma fille infortunée ,  
Dans la honte et l'oubli traîne sa destinée.

A Z O L A N .

Rassurez-vous , Seigneur ; par un illustre rang  
Elle relève encor l'éclat de votre sang :  
Le Pape me l'a dit.



A L I.

Où l'aurait-il connue ?

A Z O L A N.

En Italie.

A L I.

O ciel ! elle y serait venue ?

A Z O L A N.

Oui Seigneur ; et le Pape , à ses destins lié ,  
Ainsi que moi , pour elle , a beaucoup d'amitié.

A L I.

Que dis-tu , malheureux ? Epargne ma vieillesse ;  
Ma fille a-t-elle encor commis quelque faiblesse ?  
Aurait-elle épousé la Bible et l'Alcoran ?  
Lui fallait-il un Pape après un icoglan ?

A Z O L A N.

Rassurez-vous, Seigneur. Elle est un peu coquette ;  
Mais elle est philosophe , et son cœur est honnête ;  
J'en triomphai moi seul. Azolan dans ce jour  
Vous demande pardon de ce funeste amour.  
J'embrasse vos genoux.

A L I.

Lève-toi , misérable ,  
Opprobre de mes jours ; ma haine est implacable !

A Z O L A N.

Seigneur.

A L I.

Vil suborneur ! odieux assassin !  
Ta main ravit ma fille et me perça le sein.

A Z O L A N.

Le courroux d'un Mufti doit-il être inflexible ?

A L I.

Je sens que ma vengeance en sera plus terrible.  
Je suis père et Mufti, souviens-toi de ce point ;  
Lorsqu'on a cette robe , on ne pardonne point.

A Z O L A N ( *à part* ).

Il s'y connaît.

---

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS. SANTI, ROMAINS.

S A N T I.

Seigneur , le Saint Père s'avance ;  
Il vient avec plaisir vous donner audience.

A L I.

Fort bien.



Ce jour va finir nos débats ,  
 Vous presserez bientôt Azémis dans vos bras.  
 Salam ! ( *Il sort.* )

## S C È N E X.

## L E S P R É C É D E N S.

A L I.

Grand Mahomet ! c'est en toi que j'espère.  
 O sublime prophète ! entends la voix d'un père ;  
 Qu'elle monte vers toi dans ce beau Paradis  
 Où tu fêtes par jour des milliers de houris !  
 Pour prix de tous mes soins je ne veux que ma fille :  
 Veille sur ton Mufti , protège sa famille !  
 Par tes secrets avis , j'ai volé sur ces bords ;  
 De Lorette , pour toi , j'ai conquis les trésors ;  
 Pour toi j'ai réservé ses plus jeunes Vestales ,  
 Un bouquet de Nonains , de roses Virginales ,  
 Qui n'étant plus boutons , et pas encore fleurs ,  
 Parfumeront le ciel des plus chastes odeurs.

S A N T I ( *à part* ).

Il paraît qu'il prend soin du sérail du prophète.

A L I ( *aux Romains* ).

Le Pape vient , allez , continuez la fête.  
 Portez dans les couvens la population ;  
 Je vous accorde à tous ma bénédiction.

---

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS. AZÉMIS.

AZÉMIS ( à part ).

Azolan m'a dit vrai; c'est Ali, c'est mon père.  
Ah! courons... Mais plutôt gardons mon caractère.  
Que dirait mon clergé, s'il savait qu'un tendron,  
De l'empire chrétien gouverne le timon?  
O mon père ! Pourrais-je, après dix ans d'absence,  
Lui cacher les transports qu'excite sa présence?  
Quel tourment !

ALI.

Te voilà, petit curé romain,  
Qui prétends au Mufti parler en souverain.  
Je devrais t'arracher de ton trône fragile;  
Mais ici, mieux que toi, je suis ton évangile;  
Je veux être poli, j'arrive sans tarder;  
Du Pape ou du Mufti ce jour va décider.

AZÉMIS.

C'est donc toi, dont l'orgueil menace mon empire?

ALI.

Oui, je venge mon culte.

AZÉMIS.

Et tu vas le détruire.  
La Bible et l'Alcoran ont les mêmes rapports,



Et gouvernent les cœurs par les mêmes ressorts.  
 Ce brillant Gabriel , qui salua Marie ,  
 A de l'Apôtre arabe aidé la rêverie ;  
 L'ange au fils d'Ismaël a dit souvent *ave* ;  
 Le prophète , sans lui , n'aurait jamais rêvé.  
 Ce mystique pigeon , fameux dans l'évangile ,  
 Du ciel , pour Mahomet , revient d'un vol agile.  
 Pendant quarante jours , l'auteur de l'Alcoran ,  
 Fait jeûner , comme nous , le dévot Musulman.  
 A Lorette un chrétien va chercher des rosaires ;  
 Les Turcs vont à la Mecque acheter des suaires.  
 Des anges , par les airs , ont porté dans leurs mains  
 Ces deux temples rivaux , si chers aux pèlerins.  
 Mahomet , par la Bible , autorise ses rêves ,  
 Sa chaire , son tombeau , ses extases , ses glaives ;  
 Tout l'égale à Jésus , et même je crois fort  
 Que le ciel entre nous a mis plus d'un rapport.

## A L I.

Oses-tu comparer à ton fils de Marie ,  
 Le grand fils d'Abdala , ce vainqueur de l'Asie ,  
 Qui , l'épée à la main , détrôna tous les Dieux ,  
 Et comme l'univers a réformé les cieux ?  
 Ton Jésus , je l'avoue , avait des connaissances ;  
 Je sais même de plus , que pour les subsistances  
 Il avait du talent , je ne puis le nier ;  
 Il eût de mon prophète été le pannetier.  
 Notre Législateur , pour donner un exemple ,  
 N'a jamais su fesser des marchands dans un temple :  
 Il n'a point , il est vrai , pour chasser les démons ,  
 Envoyé dans la mer un troupeau de cochons ;

Il n'a pas même aux Juifs fait payer ses miracles ;  
 La victoire toujours confirma ses oracles :  
 Il n'a point dans un bal fait danser des boîteurs ;  
 L'aveugle sous son doigt n'a point ouvert les yeux ;  
 Mais il dit en grand homme , à l'Arabie entière :  
 Peuple , marche à la gloire et revois la lumière !  
 Il le fit , en tous lieux son nom fut répandu ;  
 Il vécut en prophète , et ne fut point pendu.

## A Z E M I S.

Il est vrai ; mais conviens qu'il passe un peu les bornes :  
 L'Alcoran qu'un taureau lui porte sur les cornes ,  
 Son beau voyage au ciel , ses chérubins nombreux ,  
 Qui , reçus à sa solde , égorgent des Hébreux ;  
 La lune qu'il partage , et son coq , et son arche ,  
 Et son chameau qui parle , et son arbre qui marche ,  
 Prouvent que son épée eut besoin de l'erreur ,  
 Et que le merveilleux seconda sa valeur.

## A E I.

Fort bien ; mais ton Jésus est bien plus incroyable.  
 D'abord dans le désert ce Dieu se donne au Diable ;  
 Pour voir le monde , il grimpe au sommet d'un clocher ;  
 Trois jours devant le peuple il s'enrhume à prêcher ;  
 D'un muet qu'il guérit il obtient du silence ;  
 Nourrit avec cinq pains son auditoire immense ,  
 Jamais prédicateur ne put en faire autant ;  
 Il se fait applaudir par le sourd qui l'entend ;  
 Sa robe que l'on touche est une pharmacie :  
 Elle apaise la toux , guérit l'apoplexie ;  
 Les morts même à sa voix sortant de leurs tombeaux ,



Marchent enveloppés de funèbres lambeaux :  
 Devenu plus fameux , il prend un air superbe ;  
 Il méprise sa mère , il ne broute plus l'herbe :  
 Gourmand comme un Satrape , en son brûlant dépit ,  
 Il soumet la nature à son vaste appétit ,  
 Et sèche un vieux figuier tout glacé par nivôse ,  
 Pour n'avoir point porté des fruits en pluviôse ;  
 Multiplie à son gré des poissons et du pain ,  
 Et fait dans une noce avec de l'eau du vin ;  
 Ce Dieu compilateur , pour prêcher la sagesse ,  
 Traduit en mauvais grec les sages de la Grèce ,  
 Prétend que c'est du neuf ; et sans leurs beaux sermons  
 Peut-être il n'aurait pas fatigué ses poumons.  
 D'un voleur , au gibet , il fait un prosélyte ;  
 Il expire en public , en secret ressuscite ;  
 Il devient fils de Dieu , de fils de charpentier :  
 Le monde eût moins souffert , s'il eût fait son métier.

## A Z E M I S.

Je dois en convenir ; mais , dis-moi , ton prophète  
 Vaut-il mieux , et sa vie est-elle plus honnête ?  
 Quel apôtre jamais se permit plus d'excès ?  
 Ses meurtres , ses viols et ses affreux succès  
 Ont bien mieux garanti sa mission divine ,  
 Que son brevet d'apôtre imprimé sur l'échine ,  
 Et ne l'ont point sauvé de ce fatal poison ,  
 Dont l'avertit trop tard un gigot de mouton.

## A L I.

Comme il a tous ces faits présents à la mémoire !  
 Le Saint Père est savant et connaît bien l'histoire.

Mahomet s'est permis , sans doute , des ébats ;  
 Et le cœur est si chaud dans ces brûlans climats !  
 Mais , vous ne parlez pas de cette Juive aimable ,  
 Qui partageait du Christ et le lit et la table ,  
 Qui parfumait ses pieds et dormait sur son sein .

## A Z E M I S .

Ah ! ce trait est touchant ! vous le blâmez en vain .  
 S'il presse dans ses bras la tendre Madeleine ,  
 C'est un Dieu qui prend part à la faiblesse humaine .  
 Et ne fut-il qu'un sage en gardant nos erreurs ?  
 Avec un art sublime , il glisse dans nos cœurs  
 Ses préceptes charmans et sa douce morale ;  
 Sa doctrine aux puissans est sans doute fatale .  
 Chéri du peuple , il aime à défendre ses droits ;  
 Mais tolérant pour tous , il protège les lois :  
 Aux ordres de Pilate il veut que Pierre cède ,  
 Et qu'on rende à César ce que César possède .  
 Enjoué , complaisant , tout-à-fait bon garçon ,  
 Chez le Pharisien il dîne sans façon ,  
 Absout la pécheresse , et la plus caressante ,  
 A ses yeux indulgens est la plus innocente .  
 Ami de la décence et de la volupté ,  
 Il rend , comme aux vertus , hommage à la beauté .  
 Ah ! sans aucun prestige , étalant sa doctrine ,  
 Avouez-le , Mufti , l'évangile est divine !

## A L I .

Oui , mais combien ce livre a causé de malheurs !  
 Chacun de ses feuillets est arrosé de pleurs :  
 Et , suivant Saint Mathieu , ce bon Jésus préfère



Aux douceurs de la paix les douceurs de la guerre.  
 Voyez ses successeurs superbement égaux ,  
 Ont-ils même épargné le bien de leurs dévots ?  
 Oubliez-vous les choes des fiers anabaptistes ,  
 Et les pieux débats des fougueux donatistes ?  
 Et combien , dites-moi , les Athanasiens  
 Ont , pour une diphtongue , assommé d'Ariens ?  
 Voyez des Albigeois les luttes sanguinaires ,  
 Et ces bûchers brûlans dans les deux hémisphères ;  
 Et tant de rois armés pour un morceau de bois ,  
 Et mes chers Musulmans fusillés pour la croix ,  
 Tandis que , sans chagrins , dans votre basilique ,  
 Vous respiriez d'Alep le parfum hérétique.

## A Z E M I S.

Et l'Alcoran n'a point enfanté de combats ?  
 De la secte d'Ali , vous ne me parlez pas.  
 Mais de nos entretiens bannissons la tristesse ;  
 Sur nos dogmes pourquoi nous quereller sans cesse ?  
 Tout se ressemble. Au ciel, le Brame offrant son vœu,  
 Dans un grand vase d'eau fait descendre son Dieu.  
 J'en fais autant ; par tout sont les mêmes prodiges :  
 Depuis quatre mille ans nous vivons de prestiges.

## A L I.

Au moins.

## A Z E M I S.

A mes dépens sois sage ; écoute-moi :  
 J'ai voulu me brouiller avec un peuple roi ;  
 Il vient de m'envoyer , dans cette caisse énorme ,

Mes béats et mes saints , le tout en bonne forme.  
 Je l'avouerai , voilà le chef de Saint-Denis,  
 Qu'il baisait , en marchant , dans les murs de Paris.  
 Voilà tous les chiffons et la robe légère  
 Que portait aux bons jours la vierge de Nanterre.  
 Là sont des plus grands Saints le cordon et le froc ,  
 Leporc de Saint Antoine et le chien de Saint Roch.  
 Je recevrai bientôt le nez de Sainte Barbe ,  
 Et du grand Saint François on me promet la barbe.  
 On garde le solide , et mes saints bien fondus ,  
 S'échappent du creuset et roulent en écus.  
 L'or trouve un nouveau culte en changeant de figure ;  
 Un bon procès-verbal de tous ces faits m'assure.  
 Tremble , de l'Alcoran la Bible est le soutien !  
 Mufti , ne brouillons pas mon prophète et le tien ;  
 Sans scrupule , entrenous , nous pouvons en médire.

A L I.

Deux pontifes jamais ne se sont vus sans rire.

A Z E M I S.

Tout doit nous réunir ; mais un gage sacré  
 Doit sur-tout resserrer ce lien désiré.

A L I.

J'y consens volontiers.

A Z E M I S.

N'as-tu pas une fille ?

A L I.

C'était le seul espoir de toute ma famille.

Lc



Le perfide Azolan, l'un de vos cardinaux,  
La ravit dans Alep.... Mais pourquoi ce propos ?  
Voudrait-il l'épouser ?

A Z E M I S.

N'as-tu pas l'espérance  
De revoir cet enfant ?

A L I.

Quelle reconnaissance  
Je devrais à la main qui rendrait ce trésor !

A Z E M I S.

Ce jour peut dans tes bras la ramener encor ;  
Son cœur s'est égaré.

A L I.

J'ai fait une sottise.  
Lorsque d'un icoglan une fille est éprise ,  
C'est le Diable, Saint Père; et vous devez savoir  
Que l'amour en Asie a bien plus de pouvoir.

A Z E M I S.

Rien ne peut l'excuser.

A L I.

Vous êtes trop sévère.  
Vous n'avez pas, Seigneur, le tendre cœur d'un père,

G

( 98 )

Vous ne l'aurez jamais. L'église vous défend  
D'avoir une maîtresse et de faire un enfant.

A Z E M I S.

Cela pourra venir. Oui, dans cette journée,  
Rome veut me forcer aux nœuds de l'hyménée.  
Je cède aux vœux du peuple, et j'en fais le serment;  
Je veux que votre fille épouse son amant.

A L I.

Vous l'aimez?

A Z E M I S.

Ases feux pourriez-vous mettre obstacle?

A L I.

Non.

A Z O L A N.

Pour vous, en ce jour, je veux faire un miracle.  
Mais, qu'entends-je?

---

## SCÈNE XII.

A Z O L A N E T L E S P R É C É D E N S.

A Z O L A N.

Ah! Seigneur, parez ce double échec;  
Vos couvens sont à sac, vos celliers sont à sec:  
Les Turcs sont gris.



( 99 )

A L I.

Ah ! ciel.

A Z O L A N ( à part ).

La joie en ses yeux brille.  
Il sait tout. (*au Mufti*). Salam.

A L I.

Viens. M'amène-tu ma fille ?

A Z O L A N ( à part ).

Il raille. (*haut*). Son aspect a dû vous étonner ?

A L I.

De qui ?

A Z O L A N.

De votre fille.

A L I.

Ah ! tu veux badiner ?

A Z O L A N.

Oh ! nullement.

A L I.

Sa tête est-elle dérangée ?

A Z O L A N.

Vous avez dû, Seigneur, la trouver bien changée ?

G 2

( 100 )

A L I ( à part ).

L'aurait-on enivré. (*haut*). Coquin , sois averti  
Qu'on ne se moque pas d'un père et d'un Mufti.

A Z O L A N.

Ce Pape vous plaît-il sous la pourpre divine ?  
Avez-vous observé sa beauté clandestine ?

A L I ( à part ).

Que le vin est fatal ! qu'il trouble la raison !  
Mahomet justement défendit ce poison.

A Z O L A N.

Vos vœux sont-ils comblés ?

A L I.

Ma patience échappe ;  
Rends-moi ma fille, ou bien.

A Z O L A N.

Adressez-vous au Pape.

A L I.

Ah ! c'en est trop. Soldats !

A Z E M I S.

Calmez votre courroux.  
Pour lui , dans ce moment , j'embrasse vos genoux.



A L I ( *à part* ).

Que veut dire ceci. Ce Pape a des vertiges ;  
Ce coquin d'icoglan fait par tout des prodiges.

A Z É M I S.

Seigneur, pardonnez lui , rétablissez mon rang ,  
Azémis , de la paix , sera le sûr garant.

A L I.

Ah ! l'on m'a trop flatté d'une espérance vaine.

A Z É M I S.

Ah ! Seigneur, croyez-moi , ma parole est certaine ;  
A vos vœux à l'instant je cède avec transport.  
Interrogez ce coffre , il vous dira son sort.

A L I ( *retirant du coffre le mémoire d'Azémis* ).

C'est du Turc.... c'est la main d'une fille chérie !  
Et cet écrit m'apprend l'histoire de sa vie.

A Z É M I S ( *rejetant sa thiare et ses moustaches* ).

Embrassez-la.

A L I.

Que vois-je ? O ma chère Azémis !  
Viens , mon cher icoglan , soyons toujours amis ;  
Embrassons-nous tous trois.

---

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS. SANTI , PÉNÉTRANTI ,  
ROMAINS , TURCS , CARDINAUX , etc.

PÉNÉTRANTI.

Est-ce là ta promesse ?  
Du Pontife romain viens-tu servir la messe ?

SANTI ( *observant le Pape de près* ).

Que vois-je, mes amis ? Voilà l'esprit malin,  
Que dans le Vatican j'ai surpris hier matin.

CASTI.

Le Pape est une femme ?

LOTTI.

O Jésus ! O surprise !

ROVERE.

O providence ! Où sont les canons de l'église ?

SANTI.

Mes amis, l'esprit saint est, je crois, en défaut.

PÉNÉTRANTI.

Ma foi, comme ici bas, on se trompe là haut.

AZOLAN.

Tombez, braves Romains, aux genoux du St. Père.  
Ah ! croyez-moi, l'amour le prendrait pour sa mère.



CASTI.

Faudra-t-il qu'une femme envahisse nos droits,  
Et jette sa pantoufle à la tête des rois ?

TOUS LES CARDINAUX ENSEMBLE.

Non !

CASTI.

La laisserons-nous dans un rang qu'elle souille !

ROVERE.

C'est l'anti-Christ !

LOTTI.

L'église est tombée en quenouille !

ALI.

Ah ! d'un nouvel éclat elle brille à vos yeux.  
Vous vouliez des houris , remerciez les cieux :  
Mahomet qui toujours veilla sur ma famille,  
Vous donna la plus belle en vous donnant ma fille.

CASTI.

Sa fille !

ROVERE.

Le Saint Père est fille du Mufti ?

LOTTI.

Ah ! c'en est fait de nous !

Saint Pierre est perverti !

A Z E M I S.

Calmez-vous , cardinaux , croyez-moi majordome ,  
 Ce coffre a révélé les grands destins de Rome.  
 Oui , sans vous avilir vous pouvez m'encenser ;  
 L'église est infallible et ne peut s'abaisser.  
 N'a-t-elle pas nonnains , abbesses , chanoinesses ?  
 Rome dès ce moment peut compter des papesses.  
 L'église fut toujours du genre féminin.  
 Je suis Turque , il est vrai : Jésus fut-il Romain ?  
 Votre premier pontife est venu de l'Asie ,  
 De cet heureux climat où j'ai reçu la vie !  
 Abraham et ses fils tant célébrés par vous ,  
 Patriarches , pasteurs , naquirent parmi nous.  
 Je suis de leur famille , et je puis avec gloire  
 M'asseoir dans un palais rempli de leur mémoire.  
 Vos vœux seront comblés , et j'épouse Azolan.

L E S C A R D I N A U X.

Azolan !

A Z E M I S.

Oui , Romains , à ce jeune icoglan  
 L'amour dans l'Arabie avoit soumis mes charmes ;  
 Il devint cardinal de général des carmes.  
 Il est chéri d'Elie , et de bon compagnon  
 Il a dans tous les tems justifié le nom.  
 Ah ! contre mon pouvoir si Rome se déclare ,  
 Sans peine sur son front je mettrai la thiare.



LE PEUPLE.

Non , à Rome déjà vous avez trop menti,  
Et nous ne voulons plus ni Pape, ni Mufti.

AZEMIS.

Comment, vous oseriez !

ALI.

Redoutez ma puissance !

LE PEUPLE.

Il nous faut un pasteur qui , par sa bienfaisance ,  
Du peuple , chaque jour , sache se faire aimer,  
C'est toi , Penetranti , que nous voulons nommer ;  
C'est toi , qui de l'erreur affranchis Rome entière ,  
Soit son fidelle appui , son guide tutélaire.  
Oui , cher Penetranti , tu m'ouvris la raison ;  
Je remets dans tes mains les deux clefs de Simon.

PENETRANTI.

O Romains ! que l'honneur d'un si noble suffrage ,  
A vous servir encor excite mon courage !  
Mais l'éclat d'un tel don ne saurait m'éblouir ;  
Jepourrais m'égarer. (à Azémis). Sachez mieux en jouir.  
Je ne puis résister au pouvoir de vos charmes ,  
Ni forcer deux beaux yeux à répandre des larmes :  
Il faut pour le beau sexe un aimable pasteur ,  
Qui forme assidûment son esprit et son cœur.  
Gardez , gardez toujours cette triple couronne ;  
Acceptez de ma main une clef de Barjonne :

A la morale, aux arts formez chaque houri;  
C'est la clef du bonheur... L'autre est due au Mufti.  
( à Ali ).

Vous avez l'heureux don et d'instruire et de plaire :  
Ah ! conservez toujours ce joyeux caractère.  
Fidelle à vos devoirs , secondez nos destins ;  
Je confie à vos soins tous les jeunes Romains.  
Il vous faut dès ce jour remplir notre espérance ;  
Du peuple souverain consacrez la puissance ;  
Et calmant des partis les flots séditieux ,  
Arrêtez du méchant les cris calomnieux ;  
Relevez le malheur ; secourez l'indigence ,  
Avec la vérité prêchez la tolérance ,  
Au glaive préférez le rameau de la paix ,  
Songez que le vrai culte est celui des bienfaits.  
Tels seront vos devoirs.

A L I.

Rome sera contente ;  
Je saurai par mes soins prévenir votre attente.  
Les deux cultes rivaux , unissant leurs plaisirs ,  
Sanctifieront vos jeux , charmeront vos loisirs.  
Je vais , sur vos conseils , établir ma puissance ;  
Acceptez ces tributs de ma reconnaissance.

A Z É M I S ( *donnant des chapeaux de cardinaux  
aux Romains et aux Turcs* ).

Affermissons nos nœuds , et puissent ces présents ,  
De nos cœurs divisés calmer les différens !

S A N T I ( à part ).

Le Saint Père avec art nous dore la pillule ;  
Il donne des chapeaux pour conserver sa mule.



Je me ferai chérir par de nouveaux bienfaits ;  
Mufti , dansons ensemble et consacrons la paix.

( *Les Romains et les Turcs dansent avec le Pape et le  
Mufti , qui leur en donnent l'exemple* ).

P E N E T R A N T I ( *chante* ).

Pour l'Alcoran et l'Evangile ,  
Jadis l'erreur brouilla les Rois ;  
Mais la vérité plus tranquille  
Nous réunit tous à-la-fois.  
A la douce philosophie  
Chaque dogme est assujetti ,  
Et je dirai toute ma vie  
Vive le Pape et le Mufti !

S A N T I.

Tous les dévots pâles et blêmes ,  
Dans leurs rites religieux ,  
Des vigiles et des carêmes  
Subissaient le joug ennuyeux.  
Mais égayant nos lithurgies  
Avec une jeune houri ;  
Nous chanterons dans nos orgies  
Vive le Pape et le Mufti !

A L I ( *tenant un verre* ).

Fidelle aux lois de mon prophète ,  
Je me privais de ce doux jus ;  
Mais désormais dans chaque fête  
J'honorerai le grand Bacchus.

Dans nos joyeuses sérénades ,  
Ainsi que vous , moi-même aussi ,  
Je chanterai , versant rasade ,  
Vive le Pape et le Mufti !

A Z É M I S .

Comme les célestes vicaires ,  
Condamnée au froid célibat ,  
Avec peine à ces lois austères  
J'asservis mon pontificat.  
A l'amour offrant ma jeunesse ,  
Près d'Azolan et près d'Ali ,  
Puissé-je répéter sans cesse  
Vive le Pape et le Mufti !

A Z O L A N .

Perdre ses droits à la thière ,  
Est sans doute un bien grand malheur ;  
Mais on brave le sort barbare  
Avec l'objet cher à son cœur.  
Quelle serait mon alégresse !  
Aimé d'Azémis et d'Ali ,  
Je dirai toujours à ma messe  
Vive le Pape et le Mufti !

U N C A R D I N A L .

Pour le conclave quelle attrape !  
Sur le sexe ainsi s'abuser ;  
Une Papesse au lieu d'un Pape !  
Ah ! ce trait va nous amuser.



Mais ce qui sur-tout nous étonne,  
C'est que le peuple converti,  
Au lieu du *salvum fac*, entonne  
Vive le Pape et le Mufti !

A L L.

Le prix des immortels ouvrages  
Fut toujours la gloire et l'honneur ;  
Mais l'obtenir de vos suffrages  
Serait le comble du bonheur.  
Oh ! pour moi quelle joie extrême,  
Si plus d'une fois applaudi,  
J'entendais chanter par vous-même,  
Vive le Pape et le Mufti !

F I N.

## A N N O N C E.

RÉCOMPENSE honnête est promise  
Au premier qui m'apportera  
Une Montre que , par méprise,  
Sur ma cheminée on a prise,  
Et que sans doute on me rendra.

Telle qu'une amante adorée  
Qui brûle d'une injuste ardeur,  
Et loin de sa mère éplorée,  
Suit un perfide ravisseur,  
En vain elle a su disparaître;  
Ses traits par tout seront notés,  
Et ses défauts et ses beautés  
La feront bientôt reconnaître.

De ce joli petit bijou  
Le goût dessina la structure,  
Et sa forme élégante et pure  
Tenta souvent plus d'un filou,  
L'œil enchanté de sa figure,  
En voyant sa courte rondeur,  
S'étonnait que l'horlogerie,  
Dans son étroite profondeur,  
Eût déployé tant d'industrie.  
Le nom bien connu de VOISIN,  
Gravé sous l'aiguille inclinée,  
Par un choc léger contournée,  
révèle une savante main.  
Le cadran , du plus pur albâtre,



Echancré sur les bords du trou ,  
 De la clef trop opiniâtre ,  
 Atteste l'usage un peu fou.  
 Cette clef d'or , si régulière  
 A remplir son juste devoir ,  
 Pend attachée à la bellière  
 Par un modeste ruban noir.  
 A la queue un secret poussoir ,  
 Pressé d'une main familière ,  
 Sans effort , d'un rapide élan ,  
 Ouvre le cercle qui s'étonne ,  
 Et du cristal qui l'emprisonne  
 Affranchit soudain le cadran.  
 Un double rang de perles fines ,  
 Un émail enflammé par l'or ;  
 Un peu rayé , mais frais encor ,  
 Pare ce mobile trésor ,  
 Ravi par des mains clandestines.  
 Mais loin toute suspicion ,  
 Oui , par pure distraction ,  
 Cette Montre me fut ravie.  
 La bonne réputation  
 Est le plus doux bien de la vie.  
 Je n'aurai pas la cruauté  
 D'accuser de cette faiblesse  
 L'indigent qui , pour sa richesse ,  
 N'a que sa seule probité.  
 Je regrette peu , je le jure ,  
 Cet or , ces perles , cet émail ,  
 Et l'élégance et le travail  
 De cet horloge en miniature ;

Mais j'y tiens par le souvenir.  
 Cette Montre, toujours constante,  
 Satisfaisait à mon désir,  
 Et son aiguille complaisante  
 Me rappelait plus d'un plaisir.  
 A cette heure, penchant ma tête,  
 J'éprouvais la douce pitié;  
 Celle-ci marquait une fête  
 Pour les arts et pour l'amitié;  
 Celle-là m'offrait l'ordonnance,  
 D'un bal ou d'un joyeux festin,  
 Et me retraçait mon matin  
 Avec les jeux de mon enfance.  
 Oui, je le dis sans vanité,  
 Dans les crises les plus pénibles,  
 J'ai subi des pertes sensibles,  
 Mais ce bijou m'était resté;  
 Et vingt fois tout prêt à le vendre  
 Dans des jours de sobriété,  
 J'avais su toujours m'en défendre  
 Et le gardais avec fierté.  
 Mais pourquoi perdre l'espérance?  
 Cet inséparable trésor  
 Reviendra plus aimable encor,  
 Après quelques momens d'absence.  
 J'en donne avis à tout vendeur,  
 Horloger, courtier, brocanteur,  
 Arabe, Juif, agioteur,  
 Même à tout honnête voleur  
 Et tout fidelle receleur.  
 Qu'il le rapporte en diligence

Chez



Chez son fidelle serviteur ,  
 Digne en tout de sa confiance ,  
 A coup-sûr il le trouvera ,  
 Sans faire une trop longue enquête ,  
 Dans ce faubourg que baptisa  
 Ce grand saint qui porta sa tête  
 Et par miracle la baisa.  
 Dans les petites écuries ,  
 Rue où Vulcain , d'un lourd marteau  
 Frappe nos oreilles meurtries ,  
 Près d'un marchand d'épiceries  
 Et d'un corps de garde nouveau.  
 Porte battante et peu battue ,  
 En face d'une courte rue ,  
 A qui Martel , de longue vue ,  
 Perceur , architecte et maçon ,  
 Donna modestement son nom.  
 Mais c'est beaucoup pour une annonce ,  
 Il est tems de se reposer ;  
 Bientôt une heureuse réponse  
 Reviendra me tranquilliser.  
 Ah ! qu'il retombe en ma puissance  
 Cet horloge consolateur !  
 Et mon généreux bienfaiteur  
 Saura si je reçus un cœur  
 Formé pour la reconnaissance.

---

## CHANT DE VICTOIRE

APRÈS LA BATAILLE DE FLEURUS.

Nous avons béni l'Eternel.  
L'Eternel a béni nos armes.  
Et nos passagères alarmes  
S'échappent en vœu solennel.  
Hymne sacré de la Victoire,  
Dresse ton vol audacieux,  
Va porter jusque dans les cieux,  
Et notre encens et notre gloire.

Chant souverain des cœurs légitime nos droits  
Comme la trompette guerrière,  
Sur leur trône ébranlé fais tressaillir les rois.  
Que l'aigle des Germains, traîné sur la poussière,  
Ecoute en frémissant sa chute et nos exploits.  
Qu'il soulève sa tête altière,  
Pour voir ses étendards embrasés de nos feux,  
Et retombe abaissant son aile prisonnière,  
Sous ton sceptre victorieux.

Eh ! qui peut mieux que toi défendre nos murailles,  
Enflammer la valeur, couronner nos drapeaux !  
Va, cours, résonne au loin du fracas des batailles,  
Et dans un nouveau monde enfante des héros.  
Cette archive de gloire à nos murs suspendue,  
Ce bronze où l'art fidèle a tracé nos combats,  
Immobile et muet ne parle qu'à la vue,



Toi, vole, et dans leur fuite atteins les Potentats ;  
Frappe-les d'un coup plus rapide  
Que le glaive intrépide  
Qui les poursuit encor dans les champs du trépas.

Déjà rêvant des conquêtes  
Ils insultaient nos guerriers ,  
Et sur leurs superbes têtes  
S'entassaient de vains lauriers.  
Leurs phalanges combinées ,  
Des Alpes aux Pyrénées ,  
Déployaient leurs étendards ;  
Et contre la République ,  
Dans les champs de la Belgique  
Ils soulevaient les hasards.

Contre tant d'ennemis quelle est notre défense ?  
Fleurus est-il l'écueil où périront nos droits ?  
Qui vaincra désormais, du monde ou de la France ,  
Des Républicains ou des rois !  
Sur l'égtde irritant sa lance ,  
Une guerrière accourt pour finir nos revers ,  
La Victoire la suit ! L'airain sonne, on s'élance.  
Tremblez, tyrans, ce jour de gloire et de vengeance  
Décidera de l'Univers.

A travers les vastes mondes ,  
Le grand juge étend son bras.  
Et ses balances profondes ,  
Pèsent le sort des Etats.  
Il suspend leur équilibre ;  
De la terre esclaye ou libre ,

Que l'arrêt soit prononcé.  
 France , bannis ta tristesse ,  
 Ton bassin vainqueur s'abaisse ,  
 Les despotes ont passé.

Le fanatisme , assis sur les marches du trône ,  
 Voit ce signe , frémit , tombe et menace encor.  
 Des tyrans à sa voix tressaille la couronne ,  
 Et dans leurs mains de fer tremble leur sceptre d'or.  
 La Liberté soudain encourage nos armes.

Quel triomphe pour nos soldats !  
 Quelle vaste moisson pour la faux du trépas !  
 Et que l'humanité va répandre de larmes !  
 Il n'est plus de pitié , j'aperçois Némésis.  
 O Vienne ! que ce jour te raviras de fils !  
 Tels que deux fiers rivaux sur ce champ homicide ,  
 Le courage et l'effroi , dans leur élan rapide ,  
 De la course à mes yeux se disputent le prix.  
 Que de morts , de mourans couchés sur le rivage !  
 Chaque bras a frappé , chaque coup est mortel :  
 Et l'homme et le cheval respirant le carnage ,  
     Exécutent sur leur passage ,  
     La sentence de l'Eternel.

Triomphe , des Français attestant l'héroïsme ,  
 Champ de gloire et de mort prends un nom plus fameux ;  
 Non , tu n'es plus Fleurus pour nos derniers neveux ,  
     Sois le tombeau du despotisme.  
 Oui , ce jour des tyrans consomme les revers ,  
 Charleroi reconquis ouvre déjà ses portes ,  
 Valenciennes , Condé , reçoivent nos cohortes ,



Le Rhin épouvanté s'enfuit au sein des mers ,  
 Il y retrouve encor nos flottes triomphantes ,  
 Et roule dans ses eaux sanglantes  
 Les oppresseurs de l'Univers.

Monarques vains et parjures ,  
 Qu'a produit votre courroux ?  
 Nous croissons par vos injures ,  
 L'Eternel combat pour nous.  
 Et toi, malheureux Batave,  
 N'es-tu plus que leur esclave,  
 Toi qu'ils ont tant redouté ?  
 Le Français qui te réclame ,  
 A travers l'onde et la flamme ,  
 Ramène ta liberté.

Quelle cause jamais fut plus juste et plus belle !  
 Quel lieu n'est pas encor fameux par nos exploits.  
 Les peuples affranchis des caprices des rois ,  
 Un jour se montreront notre guerre immortelle.  
 Là, dira t-on, Cobourg nous disputa le Rhin ;  
 Là, Beaulieu succomba sous l'invincible airain.  
 Ici, la liberté, d'une atteinte rapide ,  
 De Londres, de Turin, moissonna les guerriers ,  
 Et plus loin aux Beaux Arts confiant son égide ,  
 Elle appaisa sa lance et retint ses coursiers.

Mais étouffant la voix et le vœu du poète ,  
 Mars a frémi, volons à de nouveaux combats ,  
 La gloire et la vengeance entraînent nossoldats ,  
 Suspensions notre lyre, écoutons la trompette.

---

# H Y M N E

## A L A P A I X.

---

### U N E É P O U S E.

A s s e z le glaive des batailles  
Brilla dans les mains des Français ,  
Que désormais sur nos murailles  
Flotte l'étendard de la Paix.  
Ombrageant les bords de la Seine  
De palmes, de fleurs et de chêne ,  
Qu'elle ramène nos époux ;  
Que nos fils , au chant de victoire ,  
De leurs pères couverts de gloire  
Viennent embrasser les genoux.

### C H O E U R.

O Paix , rivale de la guerre ,  
Reçois l'hommage des vainqueurs !  
Tu fais plus qu'asservir la terre ,  
Par toi l'Olympe est dans nos cœurs.

### U N G U E R R I E R.

D u Rhin , de la Meuse et du Tibre ,  
O Paix ! nous t'offrons les drapeaux ;



Que ton culte , d'un peuple libre ,  
Consacre à jamais les travaux.  
Ces lauriers conquis par nos armes ,  
Qui, toujours verts, de nouveaux charmes ,  
Embelliront nos derniers jours ,  
Ont moins de prix à notre vue ,  
Que ton olive inattendue ,  
Mélée au myrthe des Amours.

C H O E U R.

O Paix , rivale de la guerre , etc.

U N A G R I C U L T E U R.

La guerre , de nos champs fertiles  
Avait dévoré les trésors ;  
Nos prés, nos bois étaient stériles ,  
La Paix vient ranimer nos bords.  
Tel que l'astre qui nous éclaire ,  
Son regard embellit la terre  
De fleurs , de fruits et de moissons ,  
Et la nature rajeunie ,  
Avec les tributs du génie  
Lui présente ses riches dons.

C H O E U R.

O Paix , rivale de la guerre , etc.

U N C O M M E R Ç A N T.

Le commerce au sein des alarmes ,  
Languissait par tout épuisé ,  
Sur les mers le fracas des armes

Etouffait son nom méprisé.  
Sur la vague moins agitée ,  
Levant sa tête respectée ,  
Du calme il ressent les bienfaits ;  
Et par nous maîtrisant les ondes ,  
Il vient des trésors des deux mondes  
Enrichir l'autel de la Paix.

CHOEUR.

O Paix , rivale de la guerre , etc.

UN MAGISTRAT.

L'ANARCHIE et le despotisme  
S'unirent pour nous diviser ,  
L'aveugle et sanglant fanatisme  
De ses feux vint nous embraser.  
Du haut de ces sphères sublimes ,  
Qui , par leurs concerts unanimes ,  
Prouvent l'empire de sa voix ,  
La Paix , désarmant la licence ,  
Vient fonder notre indépendance  
Sur la base auguste des lois.

CHOEUR.

O Paix , rivale de la guerre , etc.

DEUX ENNEMIS.

L'ÉTRANGER cruel et perfide  
Avait aigri nos cœurs jaloux ,  
Et dans son orgueil homicide  
Jouissait de notre courroux.



Au sein d'une aveugle licence,  
Par nos mains sa lâche vengeance  
Frappa nos amis les plus chers.  
O Paix ! sur ton autel auguste,  
Déposant une haine injuste,  
Nous venons finir nos revers.

CHOEUR.

O Paix , rivale de la guerre , etc.

UN PHILOSOPHE.

COMPAGNE et sœur de la justice,  
De l'homme précieux trésor ,  
Que l'infatigable avarice  
Te cherche dans des monceaux d'or;  
Qu'à travers l'horreur des tempêtes,  
L'orgueil poursuivant ses conquêtes,  
Te place au haut de la grandeur :  
Ici , divine enchanteresse ,  
Sur le génie et la sagesse,  
Tu viens fonder notre bonheur.

CHOEUR.

O Paix , rivale de la guerre , etc.

UN MUSICIEN.

Avec un funeste délire ,  
Loin de nous chassons le trépas ;  
La Paix a réveillé la lyre  
Lasse de chanter les combats.  
Fille aimable de l'harmonie ,

( 122 )

Reçois des enfans du génie ,  
Un encens pur et solennel.  
Les Arts t'apportant leur offrande ,  
Viennent de leur riche guirlande ,  
Entourer ton récent autel.

CHŒUR.

O Paix , rivale de la guerre ,  
Reçois l'hommage des vainqueurs !  
Tu fais plus qu'asservir la terre ,  
Par toi l'Olympe est dans nos cœurs.

FIN.



---

## E R R A T A.

Pag.

6. détours , lisez Destours.
11. couvre , lisez couve.
25. sa voix d'airain , lisez sa rauque voix.
- Id.* Elle observe à loisir la coursé irrégulière ,  
ajoutez : Le sinueux canal de ses flots enrichi.
31. Verras-tu en , lisez Ne verras-tu.
49. Plus dévorante encor , lisez Plus dévorans que.
94. Avouez-le , Mufti , l'évangile est divine ,  
lisez : Avouez-le , Mufti , sa morale est di-  
vine.
- Id.* Ouï , mais combien ce livre ,  
lisez : Ouï , mais combien son livre.
105. soit , lisez sois.
108. rasade , lisez rasades.
111. pare , lisez parent.
-







